

SÈRIE 1**COMPRENSIÓ LECTORA 1****POURQUOI LE PORTABLE LES REND FOUS**

1. Ils ont du mal à supporter ce genre de situation.
2. Parce qu'ils pensaient qu'ils pourraient contrôler beaucoup plus leurs enfants.
3. Non, ils pensent que leurs enfants profitent du portable pour rentrer plus tard.
4. Non, quand ils voient que c'est le numéro de leur mère, ils ne répondent pas.
5. Oui, parce que l'opinion des parents sur les amis de leurs enfants est très nécessaire.
6. Physiquement oui, mais ils ne participent pas à la vie familiale.
7. Oui, ils sont de plus en plus inattentifs.
8. Il pense que les adolescents ne sont pas préparés pour avoir un portable.

COMPRENSIÓ AUDITIVA**ENTRETIEN AVEC L'ÉCRIVAIN JEAN D'ORMESSON**

- Peut-on qualifier votre nouveau livre, « C'est une chose étrange à la fin que le monde », de « roman » ?
- Évidemment pas ! L'origine de mon livre est l'étonnement. C'est une espèce de rêverie sur l'univers. Certains professeurs au Collège de France m'ont dit que le big bang était un vrai roman. Eh bien, puisque le big bang est un roman, je vais en écrire un. Je ne connais rien de plus romanesque que les étoiles, le soleil, le temps.
- À 85 ans, savez-vous à quoi vous êtes utile sur cette terre ?
- Non ! J'ignore pourquoi je suis là. Mais je suis hanté par le temps et aussi par l'imposture. Il me semble que le monde actuel est très travaillé par l'imposture, dans l'art moderne, la mode ou dans l'attribution des prix littéraires. Je me suis beaucoup demandé si moi-même je n'en étais pas une.
- La vieillesse et la mort vous tracassent-elles ?
- Pas plus la vieillesse que la mort ne me préoccupent. J'ai eu beaucoup de chance dans ma vie et je suis encore en bonne santé..., affligé cependant de trois maladies : un rhume des foies qui ne me lâche pas depuis des années, j'ai la goutte, totalement ridicule, et je suis sourd. Vieillir est le seul moyen que j'ai trouvé de ne pas mourir. Mais j'accepterai bien volontiers de partir, car j'ai tant aimé la vie que j'aimerais la mort.
- Un écrivain pense-t-il plus à la mort qu'un autre ?
- Probablement que oui. L'écrivain est seul, alors forcément... Je ne fais pas le malin, mourir doit être très dur. Mais la mort est sans doute délicieuse, exquise. La vie est parfois assommante. Il faut tout le temps se donner de la peine, du mal. Je ne suis pas désespéré, mais les années sont derrière moi.

- Et Dieu dans tout ça ?
- Je suis agnostique. Je crois que la science ne peut prouver ni l'existence ni la non-existence de Dieu. J'ai beaucoup fait pour lui avec mon livre « Au plaisir de Dieu », j'espère qu'il fera un peu pour moi.
- Si Dieu existe, quels péchés lui confesserez-vous ?
- Des quantités ! J'ai été mesquin, petit, médiocre, avare, envieux, paresseux. Si Dieu devait m'accueillir, je voudrais qu'il me dise : « Je te pardonne ». Ça, c'est mon côté chrétien. S'il y a un Dieu, mieux vaut que ce soit un Dieu d'amour.
- Un récent sondage révèle que sur 52 membres du Collège de France seuls 25% croient en Dieu...
- C'est énorme ! Dieu a dû être content d'avoir le même pourcentage de popularité que Sarkozy !
- Vous considérez-vous comme un grand écrivain ?
- Mais non ! Enfin, moi, je ne peux pas le dire. Quels sont les juges ? Ce ne sont pas les critiques, ce sont les lecteurs et le public de demain. Longtemps, des jeunes filles venaient me faire signer un livre en me disant : « Ma grand-mère vous admire ». Et puis au fil des années la phrase s'est transformée en « Mon arrière-grand-mère vous admire ». Mais ce qui me touche le plus, depuis trois ou quatre ans, c'est que peut-être grâce au magazine « Elle », ce sont les grands-mères qui me disent : « Mon petit-fils vous admire tellement ».
- Vous écrivez beaucoup, vous parlez beaucoup. Le silence n'est-il pas parfois une grande tentation ?
- Mais je n'écris pas tant que ça. Je ne publie que tous les trois ou quatre ans. Le reste ne sont que des rééditions. On peut se dissimuler en se taisant ou en parlant. J'ai beaucoup parlé de moi, mais souvent pour ne rien dire de moi. Alors, il est vrai que le silence serait une énorme tentation. Mais je n'y parviens pas.
- Vous répétez sans cesse que la vie est gaie. Riez-vous parfois ?
- D'abord de moi, bien sûr ! Ce qu'il y a de plus répandu est la bêtise. Je commence par la mienne. Mon ambition n'est pas le Nobel, c'est d'être ce que les Japonais appellent « un trésor national vivant » !

D'après *Paris-Match*, 26 août-1^{er} septembre 2010

Clau de respostes.

1. 85 ans.
2. Oui, il a quelques petits problèmes, mais rien de grave.
3. C'est le seul moyen de ne pas mourir.
4. Non, il est agnostique.
5. Oui, beaucoup.
6. 25%.
7. Il ne le dit pas, ce sont les lecteurs qui doivent le dire.
8. La bêtise.

SÈRIE 4**COMPRENSIÓ LECTORA****JUMEAUX : UNE VIE AU MIROIR DE L'AUTRE**

1. Parce qu'on pratique de plus en plus de traitements contre l'infertilité.
2. Non, les cas de faux jumeaux sont plus fréquents.
3. Non, les faux jumeaux ont aussi cette complicité.
4. Oui, mais l'éducation peut les rendre tout à fait autonomes.
5. Quand ils commencent à aller à l'école.
6. Ça dépend des cas.
7. Promouvoir la singularité de chaque jumeau.
8. Ils sont pareils physiquement, mais ils ont des personnalités différentes.

COMPRENSIÓ AUDITIVA**ENTRETIEN AVEC ANNE GOSCINNY, FILLE D'UN DES CRÉATEURS
D'« ASTÉRIX » ET DU « PETIT NICOLAS »**

- Comment avez-vous découvert « Le petit Nicolas » ?
- Mon père est mort quand j'avais 9 ans. Il m'en avait offert deux albums. J'ai lu « Astérix » après sa mort, lors d'un voyage en Israël. Nous étions chez des amis et c'était le seul livre en français.
- Qu'est-ce que ces lectures ont provoqué ?
- J'avais un sentiment étrange. Je riais, parce que c'était drôle, et j'étais émue, car pour retrouver mon père, il me fallait tourner les pages de ses livres. À travers « Le petit Nicolas », j'avais l'impression qu'il me confiait son enfance puisqu'il n'avait pas eu le temps de le faire de vive voix.
- Vous racontait-il des histoires ?
- Il ne me lisait pas ses œuvres. Il mettait en scène des contes. Il avait un don pour imiter. Je me souviens du Petit Chaperon rouge, dont la grand-mère avait un accent yiddish et le loup un accent belge.
- Quel genre de père était-il ?
- Il avait une autorité légitime qui n'empêchait ni la tendresse ni la complicité. Très amusant en public, il était très angoissé dans l'intimité.
- Aviez-vous conscience de ce qu'il créait ?
- Un après-midi, je suis rentrée de l'école et il était là, les mains dans le dos, à déambuler. Je lui ai dit : « Puisque tu ne fais rien, tu peux jouer avec moi ». Il a

répondu : « Mais je ne fais pas rien, je cherche des idées ! » Tout d'un coup, j'avais appris quel était son métier : il cherchait des idées.

- Pouviez-vous entrer dans son bureau ?

- Son bureau était une sorte de véranda sur la terrasse de l'appartement. Si les stores étaient baissés, c'était interdit. S'ils étaient levés, j'entrais avec un livre.

- Quand avez-vous perçu sa notoriété ?

- Le lundi qui a suivi sa mort. Il est décédé le samedi. Je suis retournée en classe en début de semaine. Tout le monde était blême. Ils savaient. La disparition de mon père avait été annoncée par toutes les télévisions et à la une de tous les journaux.

- Vos parents s'aimaient tant que vous pensez que votre père est mort d'inquiétude pour votre mère...

- En 1976, on a diagnostiqué un cancer du sein à ma mère. À cette époque, c'était presque un verdict de mort. Mon père s'était marié tard, à 41 ans. Il avait attendu la femme de sa vie. Je me souviens d'eux se tenant la main, mon père regardant ma mère avec admiration. Il l'aimait tellement ! Il était fou d'inquiétude. Il a eu une crise cardiaque l'année d'après.

- Comment a commencé leur histoire d'amour ?

- Ils se sont rencontrés sur un bateau. Ils étaient en croisière, chacun avec leur mère. Il s'est demandé toute la traversée comment il allait séduire cette magnifique jeune femme qui avait dix-sept ans de moins que lui. Lors d'un repas, il a salé et poivré les fleurs qui décoraient la table et les a mangées. Elle a ri. Il lui a offert « Le petit Nicolas ». En le lisant, elle s'est exclamé : « Ce type est un génie ! » Ils se sont mariés et ont vécu un vrai bonheur pendant neuf ans. Puis ma mère est tombée malade. Mon père a disparu. Elle lui a survécu dix-sept ans. Elle est décédée à 51 ans, comme lui.

- Comment survit-on dans ces circonstances ?

- Grâce à une parole de ma mère : « Mieux vaut avoir eu comme père un type génial pendant neuf ans qu'un imbécile pendant trente ans ! ». Mon nom est pour tout le monde synonyme de sourire, alors c'est magique ! Même si j'aurais préféré qu'il soit un peu moins génial et un peu plus vivant...

D'après *Paris Match*, du 1^{er} au 7 octobre 2009

Clau de respostes

1. 9 ans.
2. Il était très angoissé dans l'intimité.
3. Chercher des idées.
4. Seulement si les stores étaient levés.
5. En 1976.
6. À 41 ans.
7. Sur un bateau.
8. Non, son père était plus âgé que sa mère.